Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 50

Artikel: Le contrebandier
Autor: Collas, Louis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-186002

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

dè beinda per tsi lo président, lè dou z'amœirâo, lè pareints et lo notéro, et quie firont dza 'na petita noce iô lo vin boutsi ne manqua pas et ma fâi tserdziront on bocon. Lo notéro écrise l'afférè et passà lo papâi âo président que sè met à lo liairè tot balameint. Ora ne sé pas quin n'idée lâi passà pè la boula, âo bin se l'étâi eimbrelicoquâ, mâ tantià que cru que l'étai ein tribunat, à n'on dzudzémeint, kâ quand l'eut tot liaisu, sè verà contrè sa felhie et son galant, que sè tchaffâvont dâi ge, et lâo fâ:

— Accusés! vous avez trois jours pour recourir.

La fenna que vâo alla dein lo trein.

Onna brava fenna que n'avâi jamé étâ ein tsemin dè fai, dévessâi preindrè lo trein à Lozena po allâ trovâ sa felhie qu'étâi mariâïe défrou. Ma fâi vo sédè qu'à Lozena lâi a adé 'na masse dè treins que vont dè ti lè cotés ein on iadzo et clliâo monsus dâo tsemin dé fai ne laissont montâ què tsau pou et à mésoura que lè treins partont. Adon cllia fenna, ein arreveint à la gâra, sè vâo dè suite einfatâ dein on vagon; mâ on eimpliyi la ratint pè son gredon et lâi fâ :

— Atteindè on momeint! quand foudra montâ, vo vu prâo criâ.

— Oh bin vo sarâi bin galé! se répond la fenna, m'appelo Cathrine Quaquelon.

---

1 **Le Contrebandier.**

Où l'avais-je déjà vu ? Il m'était impossible de le dire ; mais j'étais bien certain d'avoir rencontré ailleurs ce douanier qui me faisait les honneurs de la côte qu'il était chargé de surveiller.

J'étais allé rendre visite à mon ami Morandière, jeune peintre d'avenir, qui était venu à Sarzeau, dans la presqu'île de Ruiz, pour y passer une quinzaine et qui s'y oubliait depuis plus d'une année. Quand je l'interrogeai sur les motifs de ce séjour prolongé, il éluda ma question, et je n'insistai pas. C'était un contemplatif, un rêveur, que les réunions nombreuses, les plaisirs bruyants, effarouchaient facilement ; il était bien dans son élément, au milieu de ces landes mélancoliques et de ces plages solitaires qui ont échappé jusqu'à ce jour à l'invasion des baigneurs

— Allons à la côte, me dit-il le lendemain de mon arrivée, j'y ai un ami qui te la fera mieux connaître que personne. Les plus petites criques, les récifs les moins apparents lui sont familiers.

Nous trouvâmes celui dont il parlait, le douanier Genestous, suivant lentement, le fusil sur l'épaule, l'étroit sentier qui longe la falaise et embrassant du regard l'horizon qu'éclairait en ce moment un splendide soleil de printemps. Il reçut Morandière comme une vieille connaissance qu'on est toujours heureux de revoir ; je fus accueilli cordialement, comme l'ami de l'ami.

Pendant qu'il nous décrivait les sinuosités du rivage, nous montrait le bourg de Port-Navalo, les rochers de Locmoriaker, derrière lesquels se cachaient les alignements de Carnac, la presqu'île de Quiberon aux tragiques souvenirs, les îles de Hoat et de Hœdic, et plus loin les escarpements de Belle-Isle, que nous devinions, plutôt que nous ne les distinguions dans une brume laiteuse, je l'observais et je me répétais :

— Où diable ai-je vu cette tête intelligente, ces yeux petits et pétillants de vivacité méridionale, cette longue moustache noire, cette physionomie sympathique, cette taille un peu courte mais bien prise dans sa tunique de drap vert? Où ai-je entendu cette voix vibrante, dont l'intonation me rappelle l'accent de la frontière espagnole.

Nous nous oubliâmes longtemps devant ce panorama incomparable, ne nous lassant pas d'admirer ces paysages d'une variété infinie, dont le soleil adoucissait la sauvage grandeur, la majestueuse sérénité de l'Océan qu'animaient quelques barques de pêcheurs se balançant mollement au souffle du vent du sud. Genestous nous entraîna ensuite vers la maison qu'habitaient sa femme et sa fille. Il était temps de les informer de notre arrivée afin qu'elles préparassent le repas. Nos estomacs ressentaient les effets d'une longue course et de l'atmosphère excitante du rivage.

De la mère, j'ai peu de chose à dire, si ce n'est qu'elle portait vaillamment ses quarante-cinq ans, et que cette petite femme, au visage basané, déployait une activité remuante qui contrastait avec le calme des paysannes bretonnes. Sa fille était une superbe brune dont le grand œil noir, ombragé de longs cils, avait une étrange intensité d'expression. Ses cheveux, d'un noir d'ébène, étaient vigoureusement ondulés et formaient derrière la tête une touffe énorme qui eût fait rêver une Parisienne. Ses lèvres étaient un peu épaisses et leur incarnat faisait ressortir la teinte mate de son menton un peu fort, de ses joues d'un modelé parfait. Ses longues boucles d'oreilles, la croix formée de petits morceaux de marbre artistement assortis et enchâssés dans une garniture d'argent qui pendait sur sa poitrine, ne ressemblaient pas aux parures du pays. Tout en elle avait un cachet exotique.

Je remarquai l'émotion avec laquelle mon ami l'aborda, l'expression suppliante et craintive de ses yeux, et je ne me demandai plus pourquoi il était resté si longtemps dans la presqu'île. Mais elle, son attitude vis-à vis de lui trahissait une froideur et une réserve étudiées. Elle semblait prendre à tâche de le décourager. Toutefois, je surpris un regard qu'elle dirigeait vers lui, quand il se retourna d'un autre côté ; il n'indiquait assurément pas l'indifférence, encore moins l'hostilité. Je flairais un mystère qui excitait vivement ma curiosité.

Nous laissâmes les femmes aux soins de la friture et de l'omelette et reprîmes le chemin du rivage. Morandière, devenu brusquement rêveur et silencieux, nous quitta pour aller dessiner une petite anse où le soleil, intercepté par les pierres et tamisé par les herbes marines, produisait d'admirables effets de lumière. J'avais communiqué au douanier la sympathie qu'il m'inspirait lui-même. Je m'efforçai de fortifier sa confiance en moi pour le mettre sur la voie des confidences. Je cherchais toujours à me rappeler dans quelles circonstances je l'avais vu. Je ne sais qu'elle expression empruntée à l'idiome pyrénéen précisa mes souvenirs.

— Il y a deux ans, lui dis-je, n'exerciez-vous pas vos fonctions auprès du col de Gavarnie ?

Sa figure se rembrunit aussitôt.

— Oui, pour mon malheur, dit-il.

Je hasardai une question à laquelle il ne répondit pas ; il était absorbé par les souvenirs douloureux que j'avais évoqués. Sa pensée remontait vers un passé auquel il aurait voulu la soustraire. Je détournai la conversation et lui parlai de mon ami que nous voyions assis au bas de la falaise, le crayon à la main, mais il ne dessinait pas ; son regard était perdu dans les brumes de l'Océan, il semblait plongé dans de mélancoliques réflexions.

— Pauvre garçon ! dit le douanier après quelques instants de silence.

— Vous savez pourquoi il est malheureux ?

— Oui, il aime ma fille d'un amour honnête et profond.

— Et elle ne l'aime pas ?

— Je n'ai pas dit cela ; au contraire, je crois qu'elle éprouve le même sentiment pour lui. Je crois qu'ils se conviendraient parfaitement. M. Morandière est un brave jeune homme, il est d'une condition plus élevée que la nôtre, mais *janino* (traduction basque du nom de Jeanne) est digne de lui.

Cette expression de la fierté paternelle ne me fit pas sourire. Au fond, j'étais de son avis.

— Mais il y a un obstacle, reprit-il trisement ; maudit Dransac !

J'avais connu un homme qui portait ce nom et son souvenir se rattachait à un incident assez désagréable ; mais je ne jugeai pas à propos d'en parler. J'aimais mieux laisser libre cours aux confidences que j'attendais de Genestous. En effet, je devinais que,

condamné à un éternel tête-à-tête avec ses pensées, dans ses silencieuses promenades sur la côte, il éprouvait le besoin de s'épancher. Il eut cependant quelques moments d'hésitation pendant lesquels il laissait échapper par bouffées saccadées la fumée de son cigare, puis il me dit brusquement :

— Il faut que je vous raconte l'histoire. Vous êtes ami de M. Morandière, et je crois que vous vous intéressez sincèrement à nous. *(A suivre).*

Boutades.

Est-il vrai, Aloys, que votre oncle Louis se remarie ?

— Cela ne m'étonnerait pas; mon oncle Jean s'est marié trois fois, mon oncle Joseph s'est marié deux fois et mon père se serait bien marié deux fois aussi ; mais voilà, il est mort avant ma mère.

*
* *

Eh bien, Mademoiselle, vous apprenez à patiner, faites-vous des progrès ?

— Mais, oui, je suis assez contente.

— Vous ne tombez plus ?

— Oh ! si... seulement je commence à me ramasser moi-même.

*
* *

Pourtant Louise, disait l'autre jour notre voisine à sa domestique, par ces matinées si sombres, vous devez être bien à court de temps pour votre service. — Oh ! il y a toujours moyen de s'arranger ; j'essuie peu, je ne balaye pas du tout, et j'ai encore du temps pour le reste.

*
* *

Comment va votre mari ce matin ? — Merci, Monsieur le docteur, il me semble qu'il va mieux... Mais ai-je eu de la peine à lui faire avaler ces petites bêtes ! Les trois premières sont bien descendues, mais les cinq autres j'ai dû les lui rôtir. — Eh quoi donc ? — Eh bien ! les sangsues que vous lui avez prescrites.

*
* *

Le président d'une assemblée populaire très agitée, s'écria au milieu du brouhaha général : « Citoyens, je crois que dans une affaire aussi importante que celle que nous discutons, nous ferions bien, pour plus de lucidité, de ne parler que trois à la fois.

*
* *

François et Pierre revenaient tout joyeux d'une exposition agricole, où ils avaient vu primer l'un sa jument, l'autre son bœuf. — Voilà, disait Pierre, je ne m'entends guère en chevaux ; mais dès qu'il s'agit d'un bœuf, je suis toujours le premier.

*
* *

Charles courtisait Caroline, et le mariage était décidé. — O Caroline, lui disait-il un jour, il n'y a que toi qui sache aimer ! — C'est ce que tout le monde me dit, répondit-elle naïvement.

Les réponses aux questione posées dans notre précédent numéro, sont :

Pour le tonneau, 644 litres.

Pour le limaçon, 4 $^2/_3$ jours.

Le tirage au sort, qui a lieu le *vendredi matin*, a désigné pour la prime M. Puenzieux, à Clarens.

Problème : Un laboureur a 36 sillons à creuser. Il met 6 minutes pour chaque sillon et il laisse reposer ses bœufs 1 minute au bout du sillon. Combien de temps lui faudra-t-il pour achever ce travail ?

Enigme. La mère est à la campagne et le fils à la ville ; elle est faible, tremblante et a besoin de s'appuyer sur un bâton ; elle est nue l'hiver et vêtue l'été. Tandis qu'elle croît visiblement, son fils mène une vie obscure et cachée, qui s'écoule insensiblement ; tandis que la mère est libre, lui est en prison, et pourtant il a tant de force, qu'il renverse souvent les plus robustes, et qu'on a peine à le tenir lié et bien serré lorsqu'il ne fait que de naître.

Prime. Un bel agenda à effeuiller.

THÉATRE. Demain 12 courant, à 7 $^1/_2$ heures, dernière représentation des **Cloches de Corneville,** précédées de : *La corde sensible,* vaudeville. — Admission des billets du dimanche. Les Cloches de Corneville sont très bien données. Il y a dans cet opéra-comique, dont la musique est charmante et très variée, beaucoup de gaîté et d'entrain. Aussi recommandons-nous aux personnes qui n'ont pas assisté aux premières représentations de profiter, demain, de l'occasion qui leur est offerte.

Les personnes qui, à partir de ce jour, prendront un abonnement au Conteur pour 1881, recevront ce journal gratuitement jusqu'à la fin de l'année courante.

Pour paraître dans le courant de Décembre : **Voyage de Favey et Grognuz** à l'Exposition universelle. On souscrit jusqu'au 20 courant. Prix : **1** fr. pour les souscripteurs, au lieu de **1** fr. **25,** prix de librairie.

L. MONNET.

PAPETERIE MONNET

3, rue Pépinet, 3, à Lausanne.

Assortiment complet de fournitures de bureaux. Copie de lettres, registres, presses à copier. — On se charge des travaux d'impression, en-têtes de lettres, factures, circulaires, cartes de visites, enveloppes avec raison de commerce. — *Cartes de visites.* — Agendas de poche et de bureaux, éphémérides, etc.

COSTUMES ET TRAVESTISSEMENTS

Entreprise pour théâtres, cortèges historiques et tableaux vivants.

Vente de galons or et argent et ornements pour costumes.

Chez M. REGAMEY, 33, rue de Bourg, 33.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD ET F. REGAMEY.